

## Actrices sous influence

Patricia Belzil

Numéro 153 (4), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belzil, P. (2014). Actrices sous influence. *Jeu*, (153), 4–6.

# ACTRICES

## SOUS INFLUENCE



*Opening Night*, traduction et adaptation du film de John Cassavetes par Fanny Britt, dans une mise en scène d'Eric Jean (Théâtre de Quat'Sous, 2014). Sur la photo : Stéphane Jacques et Sylvie Drapeau. © Yanick Macdonald

**Sur la scène du Quat'Sous, en septembre dernier, Sylvie Drapeau incarnait l'intense et vacillante comédienne Myrtle Gordon dans *Opening Night*, 27 ans après Gena Rowlands dans le film de Cassavetes. Quand se mêlent passion du théâtre, crise existentielle et alcool.**

Patricia Belzil

**La** figure de la diva, comédienne surdouée dont le talent semble proportionnel à un ego monstre et à un tempérament insupportable, n'est peut-être pas un cliché. Je me souviens d'une collègue qui disait, à propos d'une tragédienne québécoise avec qui elle était en répétition : « Elle est géniale, oui, mais il faut se la taper... » Il y a un peu de cela, dans l'entourage de Myrtle Gordon, l'héroïne du film de Cassavetes adapté à la scène par Fanny Britt pour la mise en scène d'Eric Jean. On lui passe ses caprices, on lui fournit l'alcool qui tour à tour calme et nourrit ses angoisses, on est sur la corde raide et à la merci de ses états d'âme. Car sa présence, son aura, est un prodige, et c'est grâce à elle que le Théâtre adviendra. Mais qui lui reprochera ses apparents caprices de *prima donna* si, à travers ses blocages, ses hésitations, ses crises, elle cherche désespérément le supplément d'âme pour jouer le rôle ? Concentré sur les quelques jours qui précèdent la première de la pièce *The Second Woman* de Sarah Goode, *Opening Night* suit la dérive de Myrtle, qui noie dans l'alcool une soudaine crise existentielle. Est-ce simplement, comme le croit Sarah, qu'elle refuse d'assumer son âge

pour incarner ce personnage d'une femme vieillissante ? Est-ce, comme elle le soutient plutôt elle-même, que pas un mot de cette pièce ne lui semble juste ? Quoi qu'il en soit, la mort d'une jeune admiratrice, frappée par une voiture quelques minutes après qu'elle lui a signé un autographe, a percé une brèche dans une émotivité fragilisée par le métier et l'arrivée de l'âge mûr.

Le spectacle du Quat'Sous a ouvert des poupées russes dans ma mémoire de spectatrice : il m'a amenée à revoir le film de John Cassavetes, bien sûr, mais il m'a aussi replongée dans mes premiers souvenirs de Sylvie Drapeau, jeune comédienne fougueuse de *La Répétition*. C'était en 1990. Après l'avoir découverte dans *Donut*, spectacle de finissants de l'École nationale, je l'avais vue déployer, débutante encore, l'étendue de sa palette sur cette même scène de l'avenue des Pins : déchaînée et sensuelle dans *L'Éveil du printemps* de Wedekind, elle campait ensuite, dans *Elvire Jouvot 40* de Brigitte Jaques, la timide et douée Claudia, finissante du conservatoire que dirigeait Louis Jovet. Une comédienne jouant une comédienne, cela appelle une performance d'actrice. On épie les nuances du jeu, on attend le moment

## Une comédienne jouant une comédienne, cela appelle une performance d'actrice.

On épie les nuances  
du jeu, on attend  
le moment de grâce.

de grâce. Pour *La Répétition*, Sylvie Drapeau s'était « donnée », dans le rôle charnel et sensuel d'une actrice sans concession, à la recherche de « l'âme ». J'entends encore, 25 ans plus tard, sa voix impérative dans ce rôle. Il y avait longtemps que je ne l'avais pas retrouvée comme à cette époque – plaisir accentué par la parenté entre la Luce de la pièce de Dominic Champagne et la Myrtle de *Opening Night* qui, elle aussi, est en quête de vérité et de sens, et, elle aussi, à la fois minée et sauvée par l'alcool. Pour cela seul, il faut saluer la proposition d'Eric Jean. Que ce spectacle fût indispensable, sans doute pas. Quand existe un tel film – un monument, faut-il le préciser – l'intérêt est d'offrir à une actrice l'occasion de se mesurer à un rôle. Heureusement, Sylvie Drapeau s'est emparée de cette occasion à pleines mains, a mordu à belles dents dans les répliques acérées ou nostalgiques de Myrtle Gordon.

Je ne me livrerai pas à une analyse exhaustive de l'adaptation, dont ma collègue Michelle Chanonat a parlé déjà dans sa critique du spectacle (voir notre site Internet). Il faut toutefois signaler les conséquences de la réduction de l'œuvre de moitié. On a coupé, pour ramener le spectacle à 1 h 10, un scénario de 2 h 24. Ce qui en souffre surtout, c'est le rapport entre Myrtle et la jeune fille morte qui la hante, lien qui perd beaucoup de sa force et de sa portée dans la version théâtrale. L'intégralité des séances de spiritisme dans lesquelles Sarah, l'auteure de la pièce dont le sens se dérobe à l'actrice, entraîne Myrtle n'était sans doute pas indispensable, mais c'est là que l'actrice explique qu'elle voit en cette jeune fille sa propre jeunesse : la « première femme », alors que la femme d'âge mûr qu'elle est devenue est la « seconde femme », *The Second Woman*, titre de la pièce qui lui donne tant de fil à retordre. Bien sûr, cela était implicite dans le spectacle du Quat'Sous. Toutefois, les confrontations entre Myrtle et le fantôme nous apparaissent plus troublantes dans le film, en raison de la ressemblance frappante entre les deux

comédiennes, toutes deux blondes aux yeux bleus. Cette jeune fille, réminiscence obsédante de sa propre jeunesse envolée, Myrtle devra symboliquement la tuer pour pouvoir continuer.



Il était certes intrigant de voir comment on allait transposer sur les planches un film dont l'action se situe précisément dans un théâtre. Or, de façon paradoxale, le film de Cassavetes évoque plus puissamment le travail en collégialité et la fébrilité qui sous-tendent une représentation, et tout l'envers du décor. Pour l'adaptation, on a choisi de ne montrer que des répétitions, alors que c'est devant public aussi que se donnent à voir les dérapages de l'actrice. En effet, la première, *l'opening night* vers lequel tout culmine, a lieu après quelques représentations, et c'est sur ces quatre ou cinq jours qui précèdent la première que se déroule le film de Cassavetes. À chaque représentation, où personne ne sait comment va se comporter la star, la scène est filmée depuis l'arrière de la salle, et l'on voit donc le public alors que le producteur, l'auteure et le metteur en

Gena Rowlands et, à l'arrière-plan, Zohra Lampert dans *Opening Night* de John Cassavetes (1977).



John Cassavetes (Maurice) et Gena Rowlands (Myrtle) dans *Opening Night* (1977).



scène sont parmi les spectateurs ou dans le foyer, guettant avec anxiété à la fois leurs réactions et celles de l'actrice. En même temps, on est sur le qui-vive avec les gens en coulisse et dans la loge de Myrtle. On n'a hélas ! qu'une parcelle de cela dans la pièce.

C'est ainsi que, presque comme dans un documentaire, le film nous fait éprouver la tension à couper au couteau le soir de la première et la solidarité de l'équipe, qui porte véritablement à bout de bras une Myrtle arrivant *in extremis* pour entrer en scène... et complètement soûle (Gena Rowlands se serait vraiment soûlée pour tourner ces scènes ; Sylvie Drapeau – à jeun bien sûr ! – a

très bien contrefait cette ivresse). Refusant de jouer ce qui est écrit – comme l'enjoint en vain l'auteure de la pièce – parce que l'espoir en est cruellement absent, Myrtle Gordon se livre alors, avec son compagnon de scène (Sasha Samar, reprenant le rôle de John Cassavetes), à une improvisation brillante et hilarante, au grand bonheur du public. C'est un triomphe. Triomphe de l'actrice surtout qui, dégrisant peu à peu, vole le *show* en faisant fi et du texte et de la mise en scène ! Cassavetes fait ainsi de son *Opening Night* un hommage vibrant au théâtre comme art vivant. ●

*Opening Night*, mis en scène par Eric Jean (Théâtre de Quat'Sous, 2014). Sur la photo : Muriel Dutil, Sasha Samar, Agathe Lanciôt et Sylvie Drapeau. © Yanick Macdonald